

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

ISSN 1279 - 211X

SUPPLEMENT GRATUIT



À LA TÊTE EN NOIR

NOVEMBRE 2023 - N° 16

LE ROMAN POLICIER DU 20^e SIECLE

C'est le dernier numéro DOUBLE de la Tête dans le Rétro. A partir de 2024, votre supplément restera à sa formule simple pour laisser une place à La Tête à l'Ouest, le nouveau supplément Western. Pour ce dernier numéro double, un hommage à Patricia Highsmith par Gérard Bourgerie, un autre à George Dilnot, auteur qui n'est plus méconnu grâce à Julien Védrenne et une brassée d'auteurs (José Michel, James Ross, Miles Burton, Germaine Beaumont, W.L. Gresham et F.W. Crofts) par Michel Amelin. Bonnes lectures policières du siècle passé !

PATRICIA HIGHSMITH, ROMANCIERE DE L'AMBIGUÏTE



Patricia Highsmith par Michel Amelin pour « Les Grandes Dames du Crime » Tome 2, Enigmatika Hors-Série, 1982

Qui était vraiment Patricia Highsmith ? Une romancière à succès ? Une analyste de l'âme humaine ? Une autrice de polars ? Confusion des genres ambiguïté de l'écrivaine.

Incontestablement elle s'est rendue célèbre par ses romans de suspense et leurs diverses adaptations au cinéma. Dès 1950 elle fait paraître **L'Inconnu du Nord-express** (porté à l'écran par A. Hitchcock) : la jeune romancière impose son style et son atmosphère. Viennent ensuite **Les Eaux Dérobées**, **Le Meurtrier**, **Eaux Profondes**, **Le Cri du Hibou...** etc. En tout une quarantaine de romans (dont 5 avec pour personnage **Ripley**) ; 8 recueils de nouvelles ; un essai (**L'art du suspense**) 42 nouvelles parues dans diverses revues.

Boileau-Narcejac, dans leur petit livre : **le roman policier** écrivent : « C'est l'auteur le plus complet qui a réussi à faire la synthèse du roman et de l'histoire policière. Elle néglige le problème, source de mystère, pour étudier le comportement du couple mais elle n'oublie jamais les nécessités de la

narration, qui ne cesse d'être variée, logique, attachante. Nous touchons à la limite subtile et presque indéfinissable qui sépare le roman du roman policier ».

En 1982 paraît, uniquement en France, chez Calmann-Levy, **Le Jardin des Disparus**, neuf contes étranges où l'on s'attend à chaque instant à une catastrophe ou à un malheur touchant le personnage principal. « L'idée de crise, écrit **Alexandre Lous**, dans le Magazine Littéraire, reste une tentation nécessaire. Et pourtant quand le malheur survient on reste souvent effaré ». C'est tout l'art exceptionnel de la romancière : préparer la déroute par une accumulation de détails incongrus, par une dérive lancinante aux confins de situations extrêmes. Toutes les nouvelles étonnent et ravissent, en particulier la dernière ; **Époux en froid**, un vrai chef-d'œuvre, récit glaçant d'une vengeance mutuelle.

**PATRICIA
HIGHSMITH**
L'Inconnu
du Nord-Express



Patricia Highsmith a toujours eu la réputation d'être une femme farouche et secrète. En juillet 1983, **J.B. Baronian/Lous** réalise à Paris un entretien avec la romancière dans le but de mieux appréhender sa personnalité profonde. Il met à mal les idées toutes faites répandues dans les milieux littéraires. « Non je ne suis pas casanière, j'aime ma tranquillité et mes deux chats. Non je ne suis pas un auteur de romans policiers et j'en lis rarement. Ce qui m'intéresse ce sont plutôt les livres d'histoire et les biographies. Et les journaux. Non je ne déteste pas les USA ; j'y retourne de temps à autre. Oui je me documente sérieusement avant de me lancer dans l'écriture. J'écris avec beaucoup de patience. Ce qui me ravit, c'est de raconter des histoires. J'en écris depuis l'âge de 15 ans. Oui mes histoires reflètent ce que je suis, mais mes héroïnes ne sont pas exactement moi. Oui les histoires de familles me passionnent ».

Patricia Highsmith décrit des personnalités ambiguës, atteintes de névroses, des amitiés masculines ambivalentes, des êtres misogynes ou désaxées. La culpabilité apparaît comme un thème obsessionnel et la religion entretient ce sentiment. Elle dit encore : « l'adaptation de mes œuvres au cinéma a été déterminante dans ma carrière, en particulier le succès de **L'inconnu du Nord-express** réalisé par A.

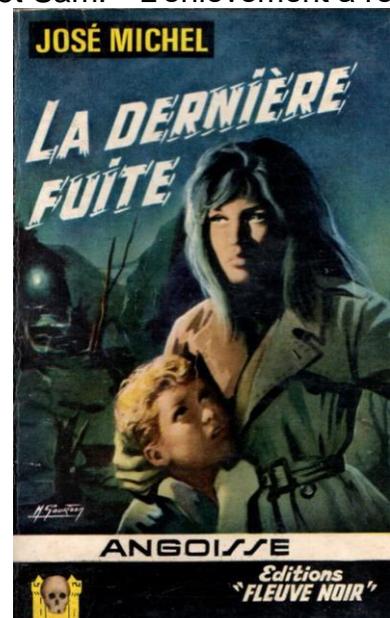
Hitchcock. J'ai été touchée par **Plein soleil** de **René Clément** et garde une tendresse pour **Le Meurtrier** de **Claude Autant-Lara**. Les autres adaptations me plaisent moins (par exemple **Eaux profondes** de **Michel Deville** qui a détourné le sujet). Ainsi, à ce jour, les romans de Patricia Highsmith ont connu vingt et une adaptations au cinéma et cinq à la télévision. Elle a brillé dans tous les genres, de l'étude psychologique au récit d'horreur et se lit avec un plaisir renouvelé.

Graham Green, son ami, a dit d'elle : « On ne cesse de la relire. Elle crée un monde original, un monde clos, irrationnel, oppressant où nous ne pénétrons qu'avec un sentiment personnel de danger et presque malgré nous. Car nous allons au-devant d'un plaisir mêlé d'effroi ».

L'œuvre de P. Highsmith a été éditée initialement chez Calmann Lévy et rééditée de nombreuses fois au Livre de Poche (**G.B.**)

JOSÉ MICHEL : La dernière fuite, éditions Fleuve Noir/Angoisse n°138, 1967

José Michel est le pseudo masculin (tout comme **Mario Ropp**, **Georges Tiffany**, **Mike Cooper**, **Alain Rivière**...) de l'une des rares auteures des collections du Fleuve Noir. Elle était aussi la mère d'**André Caroff**, un romancier très prolifique de ces collections. Comment ce roman typique Spécial-Police s'est-il retrouvé dans la collection Angoisse ? Mystère ! Car, à part un petit cauchemar, il n'y a rien de fantastique. Tout est, au contraire, bien cadré et purement policier. Une narratrice prénommée Ida, est, depuis vingt ans, la maîtresse d'Harry, chef de gang qui vient d'enlever un enfant riche. Il a trois complices, Jack, John et Sam. L'enlèvement a réussi.

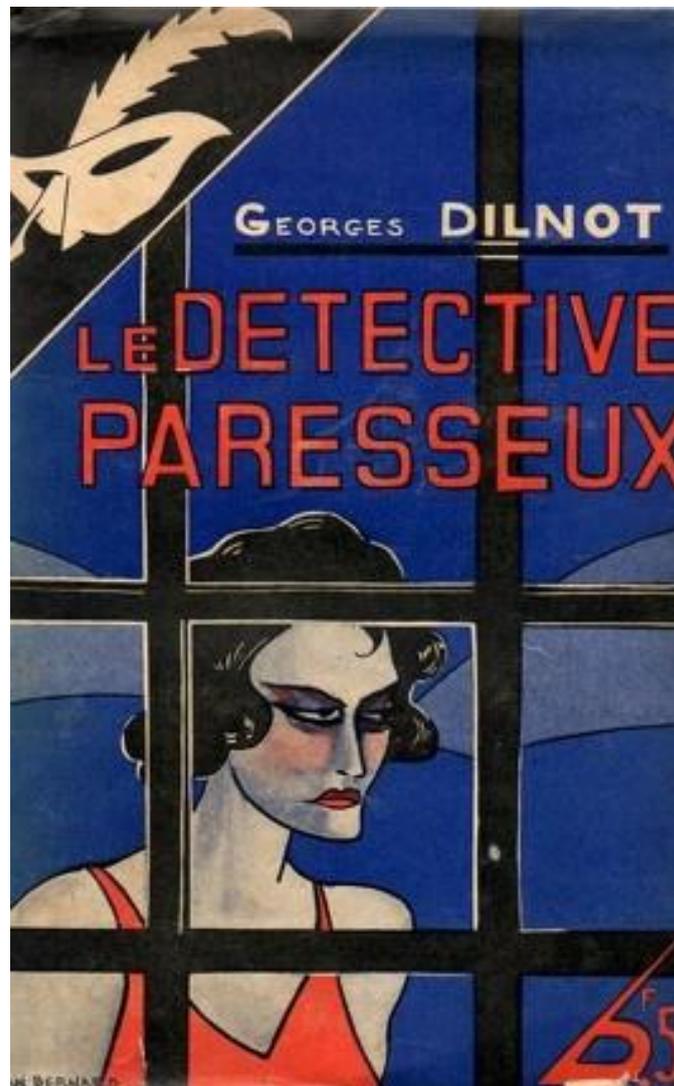


Le gang est replié dans une maison isolée, l'enfant ligoté à l'étage. Ida sent un mal intense la dévorer et soudain, alors qu'elle est envoyée pour s'occuper de l'enfant, elle entend qu'il sera tué après la remise de rançon... José Michel (ancienne danseuse acrobatique de cirque avec boa vivant, elle écrit, à sa retraite, cinq Spécial-Police et six Angoisse) se montre ici très fine dans ce thriller noir de la plus belle eau qui se déroule près des Rocheuses. Sa narratrice (au présent de l'indicatif) apprend qu'elle a un cancer foudroyant. Elle n'a plus rien à perdre si ce n'est l'estime d'elle-même. Il lui faut sauver l'enfant de la cruauté du gang. La montée en puissance du suspense est bien entretenue par les manœuvres et les doutes des hommes qui attendent (en buvant) le moment fatidique de la remise de rançon tandis que la narratrice gagne la confiance de l'enfant et échafaude des plans de fuite alors que le mal la torture. Un excellent huis-clos, très bien traité qui éclate ensuite par la fuite et la poursuite nocturne dans les Rocheuses. La course, la peur, la fatigue, la pluie, le danger et la mort qui surgissent de partout permettent à José Michel de tenir la route jusqu'au bout avec un grand professionnalisme. On voit un film en noir et blanc, un série B bien fichu avec des gros plans, des yeux écarquillés et cette femme qui a enfin une raison de vivre alors qu'elle est condamnée avec cette très belle phrase à la fin : « Je pleure, je sanglote en revoyant l'image de cet enfant qui était presque le mien. Ne l'ai-je pas enfanté en le sauvant ? » (M.A.)

GEORGE DILNOT OU LE RÉCIT DE PROCÉDURE

On doit à George Dilnot (1883-1951) un très précis essai sobrement intitulé **The Story of Scotland Yard** (1926) traduit de l'anglais par Lucien Guitard et publié sous le titre **Scotland Yard** dans la **Bibliothèque de criminologie** aux éditions de **la Nouvelle revue critique** en 1936. Dans cet essai de deux cent cinquante pages, l'auteur s'intéresse dans un premier temps à la création et au développement de Scotland Yard, et dans un second à son organisation. Il parsème son étude de tableaux avec des chiffres qui aujourd'hui peuvent en dire beaucoup sur la société interlope de l'époque. Cet ouvrage est surtout le premier de six du même genre courant sur douze ans. On comprend pourquoi l'auteur est crédible en matière de procédure policière romanesque même s'il ajoute beaucoup d'épique et

d'aventure à la limite du farfelu, usant de l'avion, du bateau, du téléphone, de prisons de fortune et d'un brin de chance. On peut s'étonner que seulement trois de ses romans sur vingt et un aient été traduits en France dont deux dans de grandes collections de l'époque (**Le Détective paresseux** au **Masque** et **Le Vol du Gigantic** dans la collection **Le Scarabée d'or** des éditions Gallimard). Notons que dans les deux cas, George Dilnot part d'un postulat intéressant : le crime, toujours en avance sur la



société, s'est mondialisé, et sa lutte passe par un partage de compétences (certes plus explicite dans *Le Vol du Gigantic* même si présent dans le premier roman). Enfin, parlons du style de ses romans. On dénote une certaine densité d'écriture, des dialogues assez maîtrisés, un sens du rythme avec une trame bien ficelée. Mais l'auteur peut aussi céder aux charmes du rocambolesque et à un brin de sentimentalisme. Véritables romans policiers avec héros détectives, ses deux romans ne peuvent laisser le crime impuni et respectent l'ordre bourgeois (tout en montrant certains désordres de la bourgeoisie).

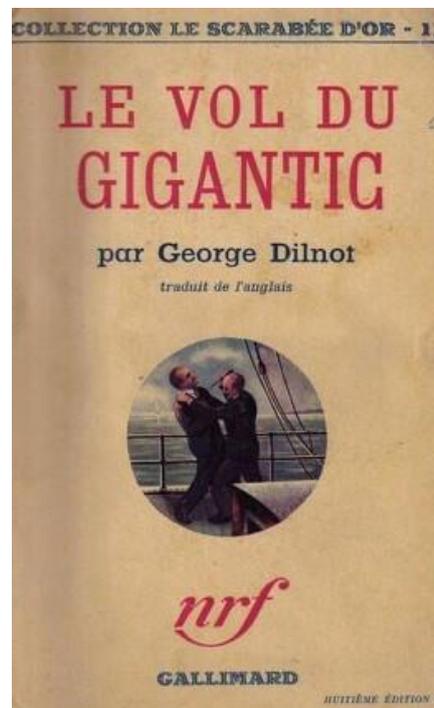
Abordons succinctement son dernier publié puis traduit en français. **Contre-espion**, qui inaugure en 1946 la collection « Romans policiers » de **La Table ronde**, est comme son titre l'indique, un roman d'espionnage, semble-t-il anti-nazi. Ouvrage qui bénéficiera d'une réédition dans la collection **Le Yard** aux éditions des Loisirs en 1953. Quoi qu'il en soit, l'auteur mérite d'être lu.

Le Détective paresseux (*The Lazy Detective*, 1926). Adapté de l'anglais par **Blanche Cazes**. **Librairie des Champs-Élysées** « **Le Masque** » n° 216, 1936 (*jamais réédité*)

L'inspecteur divisionnaire Labar n'est pas tant paresseux qu'indolent. Mais il traîne cette réputation à Scotland Yard parce qu'un certain Larry Hugues opère dans son district, dirigeant le crime comme nul autre, et ruinant ses enquêtes. Mais Labar est bien décidé à le démasquer après d'énormes remontrances de son commissaire. Larry Hugues est donc « le plus intelligent et le plus adroit organisateur de crimes de Londres ». C'est aussi un homme qui mène des opérations à l'international. Mais au début de cette aventure écrite par George Dilnot, Larry Hugues vit ses derniers instants d'impunité. Alors que Labar, ruminant ses pensées, atteint Cockpur Street, Pénélope, une jeune femme assise dans une voiture immatriculée X20008 lui glisse une enveloppe blanche contenant un billet de cent livres. Remontant la piste de ce qu'il pense être un pot-de-vin, Labar va alors foncer tête baissée dans une intrigue qui lui échappe avec un génie du Mal, une maîtresse proche de l'abandon et une jeune femme dont les faveurs vont être sollicitées par Larry Hugues. Jeune femme qu'il n'hésitera pas à enlever et à tenir recluse dans une riche demeure tenue à l'écart du monde, proche de la côte d'où opèrent ses contrebandiers (un thème déjà découvert dans **La Maison de la falaise**, de **Valentin Williams**). Bien entendu, l'inspecteur divisionnaire, célibataire presque endurci, est tombé amoureux de Pénélope et ne pense qu'à la retrouver, n'hésitant pas à mettre sa propre vie en péril...

Le Vol du Gigantic (*The Great Mail Racket*, 1936). Traduit de l'anglais par **Roland Lemoine**. **Gallimard** « **Le Scarabée d'or** » n° 11, 1937 (*jamais réédité*)

Garry Conrigan, surintendant anglais au Département des Recherches Criminelles, fait équipe avec le détective américain Horace Elver



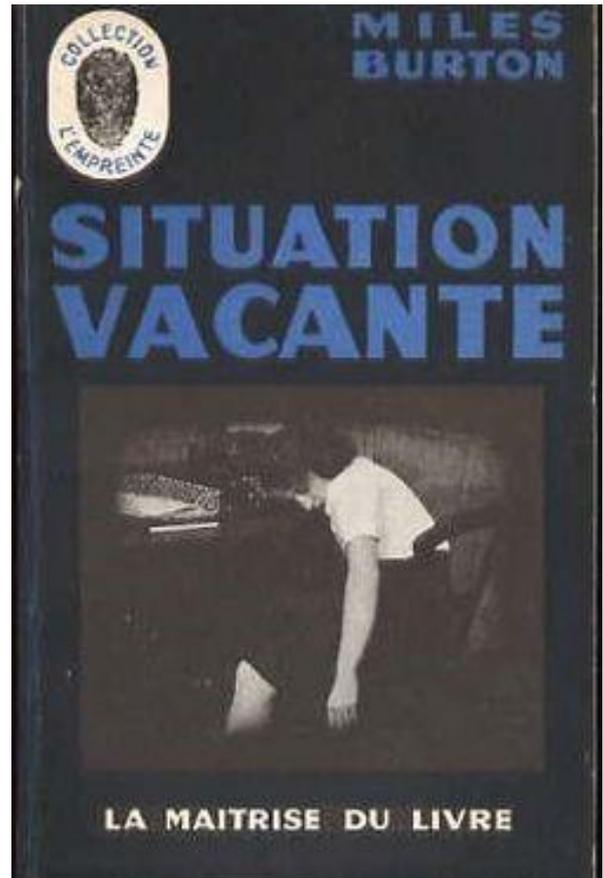
pour éradiquer un réseau criminel qui utilise des liaisons maritimes pour faire main basse sur le courrier. Alors que ce dernier est à bord du *Gigantic*, il manque d'être tué. Mais il a croisé sur le pont un escroc notoire et la ravissante Sheila Servine, qu'il utilise pour piéger le commanditaire du crime, qui se trouve être un Lord des Communes (sommet d'un triangle avec deux autres hommes à la base dont un second de marine). Toujours en quête de légalité, les deux enquêteurs vont remonter inlassablement une piste parsemée de rencontres nocturnes dans des cabarets londoniens peu sûrs et propices à toutes les embrouilles. Quelques péripéties rocambolesques ajoutent un peu de piment à une intrigue plus fouillée que dans *Le Détective paresseux*, plus réaliste, qui fait de ce roman policier un ouvrage qui annonce la littérature noire sans y parvenir totalement. Là encore, la parfaite connaissance du monde de la pègre de l'auteur y est sans doute pour quelque chose. Mais cette approche réaliste est contre-balançée par des lacunes au niveau de l'intrigue avec un style moins affirmé. Cela dit, voilà un roman où les femmes trouvent leur place, qu'il s'agisse de Dolores, une femme tombée du mauvais côté de la loi, mais qui se décide à user de la hache pour sauver Sheila Servine ; ou une pochtronne, gérante d'un hôtel miteux, qui décide consciemment de rester du côté du Mal. Ajoutons pour faire bonne mesure que contrairement à l'héroïne du *Détective paresseux*, celle du *Vol du Gigantic*, prend son envol en solitaire à la toute fin de l'énigme après avoir trouvé la richesse. (J.V.)

JAMES ROSS : Une poire pour la soif, (They don't dance much, 1940), Quai Voltaire 1989, rééd. Série Noire 1993 ; Folio Policier 1999, 2019

Voilà un classique des polars sur la Dépression paru en 1940, unique roman de James Ross (1911-1990) que, dans une superbe préface, son talentueux traducteur Philippe Garnier rencontre en chair et en os pour une interview exclusive. Il faut souligner le talent du traducteur pour l'adaptation du vocabulaire imagé des personnages d'un patelin paumé de Caroline du Nord. Car tout le livre est le récit d'un narrateur du cru, Jack McDonald, qui a dû quitter sa ferme minable et prendre un petit boulot chez Smut Milligan, un type costaud qui possède une station-service-garage à l'écart de la petite ville de Corinth. Une bande d'alcoolos y écluse des pintes de « gniole » fabriquée maison par un « négro » nonchalant et le patron. Et dans cette bande, on parle beaucoup de Bert, un vrai ours, qui, paraît-il, planque des dizaines de milliers de dollars dans sa ferme pourrie... Smut a des idées de grandeur : transformer sa station en roadhouse, établissement hors limite communale, réunissant station-service, garage, restau, salles de jeu, nickleodeon, dancing et, bien sûr, petites « cabines » discrètes pour tirer



un coup. L'établissement se monte, les trafics continuent. Un soir, Smut propose à Jack une « virée » chez Bert. Jack accepte... Cette terrible virée fait basculer dans le polar cette chronique/farce du Sud profond. Elle est traitée en milieu de roman et constitue le basculement du narrateur qui, de témoin désabusé devient personnage à part entière avec ses peurs mais aussi sa haine et son terrible désir de vengeance. Un remarquable roman que la critique situe « à mi-chemin, entre **Jim Thompson** et **Fantasia chez les ploucs** de **Charles Williams** ». (M.A.)



MILES BURTON : Situation vacante (Situation vacant, 1946), coll. L'Empreinte n°20, Ed. La Maîtrise du Livre 1948 (jamais réédité)

Le major Cecil John Charles Street (1884-1964) utilisa les deux pseudonymes de **John Rhode** et **Miles Burton** pour écrire simultanément 141 romans policiers et quelques nouvelles. Si on y ajoute les 14 ouvrages et les 3 traductions du français sur des sujets militaires et politiques signés C.J.C. Street, on se rend compte combien l'ex officier fut un écrivain productif ! On apprend qu'il usait d'un dictaphone. Contrairement aux romans signés John Rhode, plus proches de la détection pure avec son détective cérébral et omniscient le Dr Lancelot

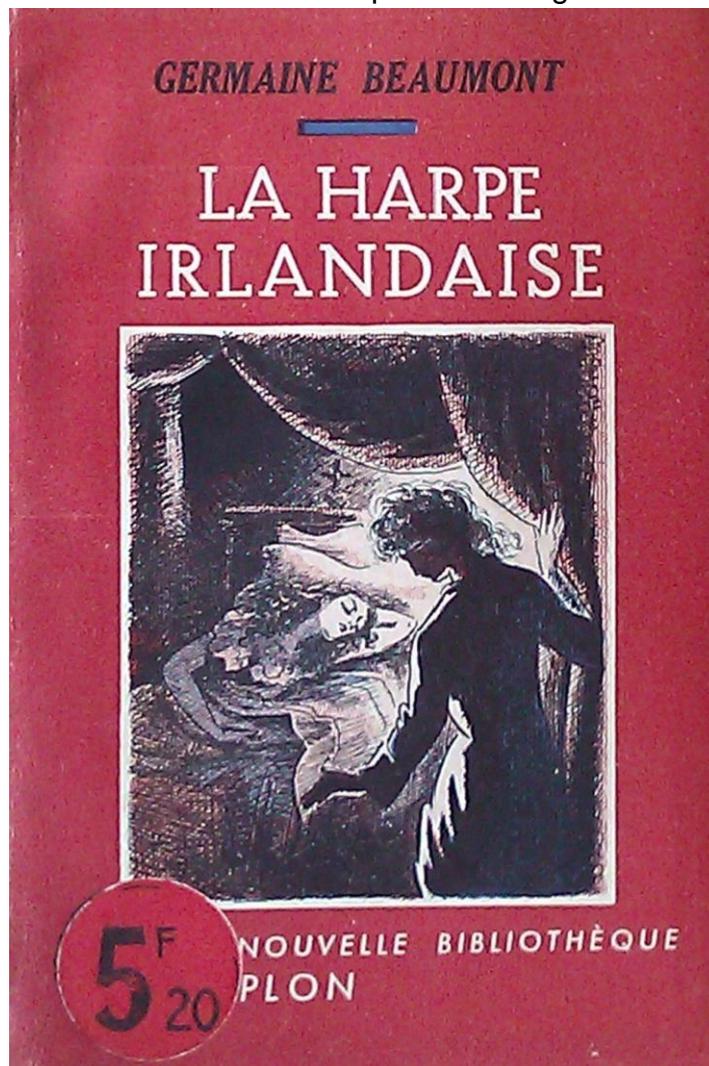
Priestley, ceux de Miles Burton apparaissent moins sophistiqués dans la forme car la plupart se déroulent à la campagne. Leur duo d'enquêteurs récurrents est constitué de l'inspecteur Arnold de Scotland Yard et d'un « agent secret-espion-détective »

Desmond Merrion. **Situation Vacante** est l'un des meilleurs titres de Burton. Dans un village, la fille du pharmacien est découverte noyée dans une mare. Elle était secrétaire d'un couple bourgeois. La femme y gère la carrière d'écrivain de son mari tout en s'occupant de récolter des dons pour un ranch sud-américain pour chevaux réformés (!). Après le drame, cette femme cherche donc une nouvelle secrétaire. L'amie de la standardiste du village postule, fait affaire et devient intime du couple, avant d'être retrouvée, dans le cabanon de la propriété qui sert de bureau, asphyxiée ! La police locale est désarmée car ces deux morts jugées accidentelles restent forcément très suspectes... Là, en fait, on est au trois quarts du livre car Miles Burton est un expert de la mise en place d'intrigues tordues dans un cadre champêtre anodin et typiquement anglais. Il y a le pub du village, la maison du policier municipal, la pharmacie, la maison de la tante de l'ami de la première victime etc. et tous ces lieux rayonnant autour de la mare fatidique sont détaillés avec subtilité, les personnages empruntant les chemins dont l'auteur en détaille l'atmosphère. Burton est aussi fasciné par la réunion des enquêteurs au coin du feu où ils bourrent de bonnes pipes en résumant les situations criminelles. Roi des dialogues jamais ennuyeux, Burton/Rhode/Street se montre excellent pour planter une atmosphère, la maintenir, et la mettre en tension par des coups de théâtre (ici, le vol de la cassette de la deuxième victime, l'incendie du cabanon et autres enquêtes parallèles sur les tirages de l'écrivain ou l'existence du fameux ranch d'Amérique du Sud). Au final, un grand maestria pour un auteur plus fluide qu'Agatha Christie, plus attaché à la terre et plus proche du peuple. (M.A.)

GERMAINE BEAUMONT : La Harpe irlandaise, Plon, 1941. Réédition avec deux autres romans « Les Clefs » et « Agnès de rien » en Omnibus/2006 et 2013

Germaine Beaumont (1890-1983) fut abandonnée par sa mère devenue l'écrivaine Annie de Pène. Elle la retrouva plus tard amie

de Colette dans le tout Paris littéraire. Sous la houlette de Colette (Annie de Pène étant morte de la grippe espagnole), Beaumont traduisit des livres (Truman Capote, Virginia Woolf, Conan Doyle), écrivit des articles pour des magazines, pondit des chroniques littéraires, publia des romans, entra au Jury Fémina, créa une collection de romans policiers anglo-saxons



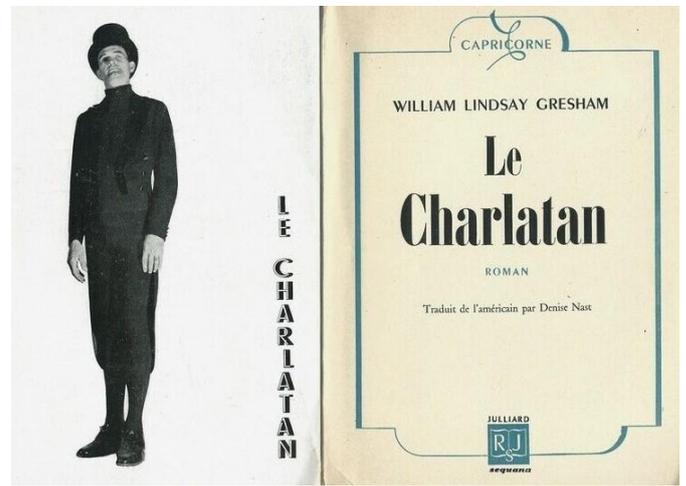
uniquement écrits par des femmes (**Le Ruban Noir** chez Plon) et produit de célèbres émissions radio dont **Les Maîtres du Mystère**. **La Harpe irlandaise** est tout à fait typique de son style particulier teinté de fantastique et d'énigme à l'anglaise. Laura est conduite par Flore, cousine de son mari décédé, vers sa maison de campagne. Autant Laura semble lunaire, autant Flore, agent immobilier, est décidée, sèche et critique. Elles tombent en panne. Cédant à une sorte d'appel, Laura va cueillir un bouquet de trèfle pourpre dans un champ voisin et « sent » la présence de son mari défunt. Plus tard, derrière la station-service où l'on répare la voiture, la silhouette d'un arbre agitant deux grandes branches mortes comme des bras squelettiques, la conduira devant une maison vide qui fut apparemment à vendre.

Laura et Flore mèneront deux enquêtes parallèles pour lever des secrets de famille... Voilà une écriture surannée mais fouillée et très intelligente où les descriptions tiennent une place de choix : les objets, les odeurs, les lumières, les impressions sont donc mises en avant alors que le dialogue qui est pourtant dynamique pourrait être plus utilisé. Nous sommes dans l'impression, il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on voit. Laura et son « extra-lucidité » est la personnification de cette ambiance. Les descriptions de la romancière s'avèrent des indices. La vieille boîte à peinture que Laura a achetée chez l'antiquaire et nettoyée se révèle, à la fin, un élément important du secret de famille. Ainsi, Germaine Beaumont utilise la trame policière (constatation, enquête, explication et désignation finale du coupable), sans crime et sans flics dans une atmosphère cotonneuse, pleine de rêves éveillés. **(M.A.)**

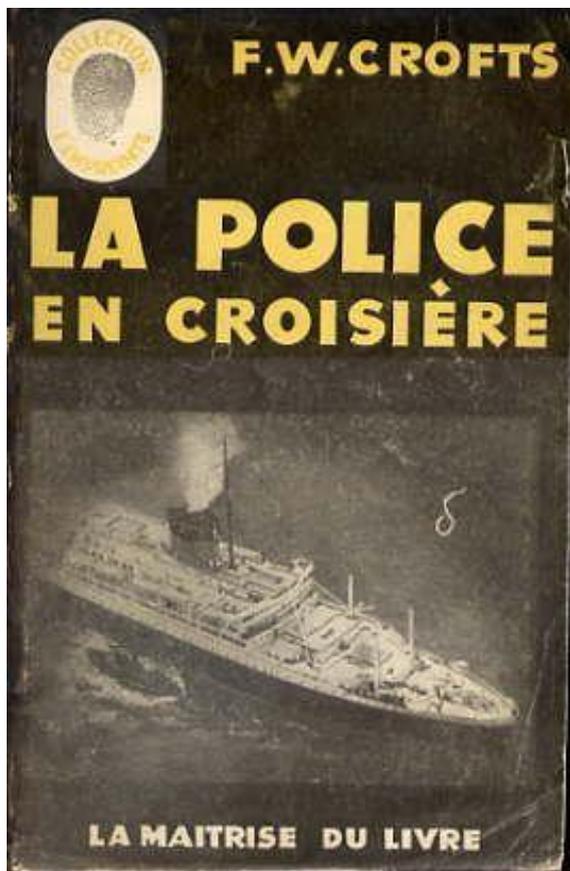


W.L. GRESHAM

W.L. GRESHAM : Le charlatan, (Nightmare Alley, 1946) Publié chez Julliard en 1948, rééd. chez SérieB/Bourgois en 1986, rééd en Série Noire/Gallimard en 1997 puis une nouvelle fois sous le titre « Nightmare Alley » en 2021 suite au film de Guillermo del Toro



William Lindsay Gresham (1909-1962), est un écrivain américain qui reste dans les mémoires pour son épais roman le plus ambitieux qui fut deux fois adapté au cinéma : dès l'année suivant sa parution en 1947 avec Tyrone Power, et en 2021 avec Bradley Cooper. C'est l'histoire d'un jeune homme ambitieux, Stan Carlisle, qui commence sa carrière dans un stand forain faisant partie d'une tournée typiquement américaine de « baraques à monstres ». Il y a « L'homme vampire », « la femme électrique », « l'homme qui marche sur les mains », « l'homme le plus petit du monde » etc. Stan est fasciné par Zeena, la devineresse qui peut « lire » les messages anonymes du public car placés dans des enveloppes. Zeena, en fait, travaille avec son mari Pete, un alcoolique au dernier degré qui, sous l'estrade, lit les messages et les traduit en code pour sa femme. Stan va parvenir à séduire Zeena, puis Molly, la « fille électrique », avant de se lancer dans la transmission de pensée puis dans les apparitions médiumniques. Mais Stan, devenu prédicateur pour enrichir ses séances va se brûler les ailes en s'associant avec une froide psychiatre pour plumer un très riche industriel... Ce synopsis ne peut donner idée de l'excellence du récit d'une intelligence et d'une inventivité incroyables (très bien traduit par Denise Nast). Les scènes n'ont pas d'introduction mais elles sont liées de façon très subtile pour que le lecteur ne soit pas désarçonné. Ainsi, au début, tous les personnages de la tournée sont présentés par le discours des bonimenteurs. Des descriptions très fines, proche de la poésie et de la rêverie ponctuent le texte qui passe les années sans que l'on s'en rende compte. Un authentique ouvrage littéraire avec des têtes de chapitre où sont imprimées et décrites les lames de tarot sur lesquelles vont se calquer les étapes de la vie aventureuse de Stan. **(MA.)**



F.W. CROFTS : La Police en croisière (Fatal Venture, 1939), coll. L'Empreinte n°6, Ed. La Maîtrise du Livre 1947 (jamais réédité)

Les deux premiers tiers du livre sont consacrés à Morrison, jeune homme de bonne famille devenu organisateur de croisières. Dans le train, par hasard, il rencontre Bristow un jeune juriste qui lui fait part de sa fantastique idée : acheter un paquebot de luxe destiné à la casse et le lancer dans des croisières populaires autour du Royaume-Uni avec un parcours entre les îles anglaises, écossaises, irlandaises et galloises. Des croisières proches pour les classes moyennes : c'est une idée de génie, Morrison en est certain ! Mais les deux hommes ne se doutent pas qu'un troisième, soit disant endormi dans le même compartiment, a tout entendu... Crofts, et c'est très rare chez lui, entame une intrigue étendue sur deux ans. Morrison trouve un millionnaire qui s'associe à eux, achète le paquebot mais change les plans de Bristow : si le paquebot restera autour du pays, il ne sera plus destiné à des croisières populaires mais aménagé pour les riches avec des salles de jeux ; le but étant d'échapper aux lois britanniques en le faisant naviguer hors des eaux territoriales sous pavillon français. En excellent économiste Crofts n'est pas avare de détails sur cette incroyable opération : navettes par hydravions, quais flottants descendus du paquebot, tout ceci pour embarquer les passa-

gers n'importe où. Dans le dernier tiers, Crofts retombe sur ses pattes : sous un faux nom, son inspecteur French embarque sur le paquebot avec sa femme comme couverture, pour coincer les propriétaires et leur faire fermer les salles de jeux. Mais, lors d'une escale, le millionnaire qui a une suite dans le paquebot, se rend sur un site archéologique oublié et se fait défoncer le crâne. French reprend alors sa casquette d'inspecteur de Scotland Yard, détricote les alibis des suspects et découvre une preuve irréfutable grâce à l'éclairage d'une série de photographies de vieilles pierres ! Comme toujours, Crofts est stupéfiant en déroulant, avec bonhomie, une intrigue incroyablement dense. On y voit même la femme de l'inspecteur (Emma) dans un tout petit rôle, ce qui est exceptionnel. (M.A.)

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de **la Tête en Noir** coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne

Illustration de couverture : Michel Amelin
Logo : Gérard Berthelot

Numéro 16 – Nov. 2023

